

LA NOCE ET L'ENTERREMENT
(1826)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec MM. Lassagne et Vulpian

La noce et l'enterrement
vaudeville en trois tableaux

Porte-Saint-Martin. – 21 novembre 1826.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-73-4

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Dans une île voisine de Malabar.

PREMIER TABLEAU

*Sur le bord de la mer ; à gauche, une espèce de cabaret
avec des arbres ; à droite, le chemin de la mosquée.*

Scène première
Ali-Bajou, Boulboulis.

BOULBOULIS

Air Bonjour, mon ami Vincent.

Ah ! bonjour, mon cher docteur !

ALI-BAJOU

Bonjour, aimable suivante !

BOULBOULIS

Et la princesse ?...

ALI-BAJOU

En honneur,

Son état me désorienté.

BOULBOULIS

Quoi ! de la guérir

N'est-il plus moyen ?...

ALI-BAJOU

J'ai beau réfléchir,

Je ne trouve rien ;

Aussi j'y renonce...

BOULBOULIS, à part

Ah ! cela m'enchanté ;

Le docteur s'en va,

Elle en guérira ! (*Ter*)

La pauvre innocente,

Elle en guérira !

ALI-BAJOU

Mais un médecin a tort

D'abandonner la partie ;

Faisons un dernier effort

Pour tuer la maladie.

BOULBOULIS

Mais, en agissant,
En faisant ainsi,
Vous tuez souvent
Le malade aussi.

ALI-BAJOU

N'importe, je reste...
BOULBOULIS, à part
Ô revers funeste !...
Malheureuse Irza,
Elle en périra ! (*Ter*)
Le médecin reste,
Elle en périra !

Vous pensez donc, docteur, qu'il y aurait encore quelque moyen ?...

ALI-BAJOU

Peut-être... Un mari, par exemple.

BOULBOULIS

Joli remède, ma foi ! encore pire que le mal... Une pauvre enfant qui languit... qui dépérit... qui n'a plus que le souffle... allez donc lui donner le coup de grâce ! Vous me direz que les remèdes violents sont quelquefois nécessaires... Mais encore faut-il pouvoir se les procurer ; et où voulez-vous que, malade comme elle est, notre chère princesse trouve un époux assez délicat, dans un pays où la plus barbare coutume...

ALI-BAJOU

Arrêtez ! ne dites pas de mal de nos usages, et sachez respecter nos préjugés nationaux, puisqu'ils sont le palladium de la tendresse conjugale.

Air du Fleuve de la vie.

Chez nous, s'il faut qu'un époux meure,
Cédant à ses regrets constants,
L'autre, dans la sombre demeure
Se fait conduire en même temps...

Ô destin bien digne d'envie,
 On l'enterre de son vivant !
 C'est ainsi qu'il descend gaîment
 Le fleuve de la vie.

BOULBOULIS

Gaiement, tant que vous voudrez ! cela n'empêche pas que tout le monde ici ne prenne ses précautions, quand on se marie, et qu'une jeune personne dans la situation de ma maîtresse n'ait pas de défaite ; ainsi, s'il n'y a qu'un mari qui puisse la sauver, je crains bien qu'elle ne succombe faute du spécifique !...

ALI-BAJOU

Rassurez-vous.

BOULBOULIS

Moi qui vous parle, est-ce que vous croyez que ça ne me conviendrait pas d'en avoir un ? Eh bien, j'ai toutes les peines du monde à me procurer cette petite douceur... J'ai pourtant de belles connaissances dans l'île ; tenez, voilà quelqu'un qui pourrait en donner des nouvelles...

ALI-BAJOU

Ah ! mon protégé Aromate, garçon aussi gai que son costume est triste... Savez-vous que c'est un joli parti ?

Scène II

Boulboulis, Ali-Bajou, Aromate.

BOULBOULIS, montrant Aromate

Vous voyez ce garçon-là... Eh bien, voilà plus d'un an qu'il me fait la cour, sans se décider à rien.

ALI-BAJOU

Eh quoi ! seigneur Aromate, ce qu'on vient de me dire serait-il vrai ? vous hésiteriez à épouser ce bijou-là ?...

AROMATE

Je ne dirai pas précisément que j'hésite ; cependant je diffère... Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque ; mademoiselle Boulboulis sait bien que j'en sèche sur pied de désir ; mais c'est

plus fort que moi, aussitôt que je suis sur le point de me déterminer... de prendre mon parti, je me rappelle l'article 3 du titre II de votre code matrimonial, le frisson s'empare de moi, et je recule... Que voulez-vous ! je n'ai pas encore pu m'y faire, il n'y a que cinq ans que je suis établi dans votre pays... Qui diable aussi a pu imaginer une mode pareille ?

ALI-BAJOU

Je vous ai déjà dit que c'était une loi que le seigneur Abou-Lifar, notre compatissant et gracieux gouverneur, avait rendue il y a quinze ans, deux jours après qu'il eut perdu sa femme.

Air Chaque Mexicaine jolie.

Sentant alors qu'on ne peut vivre
Quand on a perdu sa moitié,
De cette loi, si douce à suivre,
Il nous dota par amitié.

BOULBOULIS

Mais pourquoi donc de sa personne
Ne pas s'enterrer ?...

ALI-BAJOU

Le motif...

C'est qu'une loi, pour être bonne,
N'a pas d'effet rétroactif.

AROMATE

Et puis ce pauvre cher homme, il avait peut-être son idée, il espérait très-probablement mourir de douleur... Chacun son plaisir... Au surplus, il a bien fait de ne pas s'appliquer sa loi... S'ensevelir tout vif, si ça ne fait pas frémir.

ALI-BAJOU

C'est cette bagatelle-là qui vous arrête, poltron ?... N'ayez donc pas peur... (Montrant Boulboulis.) Cet enfant-là vivra longtemps, allez !

AROMATE

Vous croyez ?... Sans être trop curieux, docteur... combien d'années encore, à peu près ?

ALI-BAJOU

Mais, dame, cinquante à soixante ans.

AROMATE

Mettons soixante ; j'en ai trente, ça me fait quatre-vingt-dix.

BOULBOULIS

C'est raisonnable !...

AROMATE

Ce n'est pas trop !... Au moins, vous en êtes bien sûr ?...

ALI-BAJOU

Ce n'est pas vous que je voudrais tromper... mon protégé ! un homme que j'ai fait breveter parfumeur de la cour et entrepreneur général des pompes funèbres ! Encore une fois, je le garantis, elle vivra plus que vous.

BOULBOULIS, à part

Comment, plus que lui ? Est-ce que par hasard il serait d'une mauvaise complexion ? (Bas, à Ali-Bajou.) Dites donc, docteur, un petit bout de consultation ; faites-moi le plaisir de l'examiner un peu.

Air Fier d'une brillante écharpe (du Comte Ory).

Dites-moi, ce mariage

N'offre-t-il aucun écueil ?...

(Montrant Aromate.)

Lui trouvez-vous bon visage ?

AROMATE

A-t-elle bon pied, bon œil ?

Son teint vermeil m'inquiète.

BOULBOULIS

Je redoute sa pâleur.

AROMATE

N'est-elle pas trop replète ?

BOULBOULIS

Il est maigre à faire peur.

AROMATE

Sa taille est-elle droite ?

BOULBOULIS

Sa poitrine est étroite.

ALI-BAJOU, montrant Aromate

Il a tout ce qu'il faut.

(Montrant Boulboulis.)

Elle est sans défaut.

L'un pour l'autre, voyez,

Vous êtes taillés.

Eh bien, puisqu'il en est ainsi,

Je l'accepte pour mon mari.

Je veux bien être son mari.

Qu'il est doux pour deux amants

D'être bien portants !

II

BOULBOULIS

Docteur, il se plaint sans cesse

D'un rhume très-obstiné.

AROMATE

A-t-ell' tout's ses dents d'sagesse ?

BOULBOULIS

A-t-il été vacciné ?

AROMATE

Pour finir cette harangue,

Avant d'être son époux,

Docteur, regardez sa langue !...

BOULBOULIS

Docteur, tâtez-lui le pouls !...

AROMATE

Je crains une secousse.

BOULBOULIS

Tenez, je crois qu'il tousse.

ALI-BAJOU

Ce n'est rien, ce n'est rien.

(À Boulboulis.)

Le pouls est très-bien.

L'un pour l'autre, voyez,

Vous êtes taillés.
BOULBOULIS et AROMATE
Eh bien, puisqu'il en est ainsi, etc.

ALI-BAJOU

Mais je vous demande bien pardon, je suis forcé de vous quitter ; il faut que j'aille visiter mon illustre malade, et faire part au gouverneur, son père, du moyen que j'ai imaginé pour la guérir... Mariez-vous, mes enfants, mariez-vous !...

L'un pour l'autre, voyez,
Vous êtes taillés.
Eh bien, puisqu'il en est ainsi, etc.
(Ali-Bajou sort.)

Scène III Boulboulis, Aromate.

AROMATE

Est-il ferré sur la médecine, ce M. Ali-Bajou ! en vérité, je crois que tous ceux qui meurent entre ses mains le font exprès... Il y a tant d'envieux !... De quelle découverte parlait-il donc en s'en allant ?

BOULBOULIS

Oui ! je lui conseille de s'en vanter.

AROMATE

Qu'est-ce que c'est donc ?

BOULBOULIS

Il prétend que la seule recette contre la maladie de mademoiselle Irza, c'est... Devinez...

AROMATE

L'acupuncture, peut-être ?

BOULBOULIS

C'est bien autre chose !... Un mari !...

AROMATE

Eh bien, je ne vois pas ce qu'il y a là de si ridicule ; un mari peut être bon comme autre chose, quoique les pharmaciens n'en

tiennent pas... D'ailleurs, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal... Dans la position où se trouve la princesse, l'embarras de s'en procurer un...

BOULBOULIS

Voilà aussi ce que j'ai dit. Ah ! si le seigneur Azan, ce jeune officier des gardes, vivait encore, nous ne serions pas embarrassés ; il aimait tant mademoiselle Irza !... Quelle barbarie de l'avoir éloigné d'elle, de l'avoir envoyé combattre les Persans !... Le pauvre jeune homme ! nous avons appris qu'il avait été tué... Il faut songer à un autre...

AROMATE

Dans quelle qualité vous faut-il cela ?...

BOULBOULIS

Je crois qu'on passerait sur bien des choses, vu la position de la future, et que, si le prétendu était honnête homme...

AROMATE, réfléchissant

Honnête homme !... cela devient plus difficile... Cependant comme vous dites qu'on passera sur bien des choses, je m'en occuperai, je vous découvrirai cela.

BOULBOULIS

Vrai ?...

AROMATE

Je vous le promets.

BOULBOULIS

Je cours vite annoncer cette bonne nouvelle au palais, où sans doute on s'occupe déjà de faire publier dans la ville l'avis du seigneur Ali-Bajou. Quel bonheur si la princesse allait se rétablir !

Air du vaudeville de *Polichinelle sans le savoir*.

N'oubliez pas surtout votre promesse,
Je mets ici ma confiance en vous ;
Et songez bien qu'en servant la princesse,
Vous travaillez et pour elle et pour nous.
Ceci du moins n'est pas un badinage.

AROMATE

C'est au sérieux aussi qu'on le prendra.

BOULBOULIS

Il est question de faire un mariage.

AROMATE

On ne rit pas avec ces choses-là.

ENSEMBLE

BOULBOULIS

N'oubliez pas, etc.

AROMATE

Je vais bientôt accomplir ma promesse,

Et sur mon zèle ici reposez-vous ;

Je sais fort bien que servir la princesse,

C'est travailler et pour elle et pour nous.

(Boulboulis sort.)

Scène IV

Aromate, seul.

Il s'agit donc de marier la fille du gouverneur ; quel beau parti cependant !... On deviendrait prince au moins !... Si je... Est-ce que je suis fou ? une femme qui n'a peut-être pas quinze jours d'existence !... et les conséquences ?... Si c'était dans un autre pays... en France, nous aurions mille moyens : les journaux... l'homme-affiche... le télégraphe... Pourtant il faut trouver un amateur, et, si j'y parviens, quelle fortune !

Scène V

Florimont, Aromate.

CHŒUR, dans le cabaret

Air du *Bonheur suprême*.

Mais à cette table

Que l'on est bien !

Non, je ne vois rien.

Qui lui soit préférable...

AROMATE

Imprudents !... êtes-vous fous de chanter ainsi à deux pas du palais, quand la princesse est dangereusement malade ? Vous ne savez donc pas qu'il y va d'être empalé ?

FLORIMONT

Quel son de voix !

AROMATE

Que vois-je ?...

FLORIMONT

Je ne me trompe pas ?

AROMATE

C'est lui... c'est Casimir !

FLORIMONT

C'est toi, mon cher ami ?... Par quel hasard, à deux mille lieues de la France ?...

AROMATE

Mais toi-même ?...

FLORIMONT

Une tempête affreuse qui nous a jetés à la côte cette nuit ; nous avons été sauvés miraculeusement par des pêcheurs, et c'est avec eux que, le verre à la main, mes compagnons de voyage et moi, nous célébrons cet heureux événement.

Air de la Sentinelle.

Toute la nuit quand, sans désespérer,
 En pleine mer, on boit l'onde salée,
 Il est permis de se désaltérer
 En corrigeant l'eau qui fut avalée.
 Ne craignez pas que votre vin nouveau
 Chang' notre goguette en orgie ;
 Car j'en boirais bien un tonneau,
 Que c'vin-là, par-dessus tant d'eau,
 Ça n's'rait encor que d' l'eau rougie.

AROMATE

On voit bien que tu n'avais pas grand'chose à perdre, toi ; tu ne serais pas de si belle humeur.

FLORIMONT

C'est ce qui vous trompe, mon cher ami : cent mille écus en portefeuille, rien qu'ça.

AROMATE

À toi ?...

FLORIMONT

À qui donc ?... Ne vous figurez-vous pas que, depuis que vous êtes parti, on a perdu son temps ?... D'abord, j'ai quitté la livrée... je me suis jeté dans les affaires... et, par suite, j'ai couru le monde.

Air de la Pénélope.

Changer,

Déloger,

Est un plaisir qui me transporte :

En vrai camp volant,

Je suis toujours venant, allant ;

Je fuis

D'où je suis,

Et, mettant la clef sous la porte,

J'fil' d'un pied léger ;

Il est si doux de voyager !

N'pouvant être huissier,

Je m'fis caissier

D'une assurance ;

Là, selon mon gré,

Par moi tout était assuré :

Immeubles, effets,

Procès,

Succès,

Même existence ;

Par malheur, hélas !

Notre caisse ne l'était pas.

Partant

Emportant

Une fortune des plus grêles,

Dans les Pays-Bas,
 Refuge des joyeux ébats,
 Je me mis
 Commis
 D'un inventeur de paragrêles ;
 L'soleil un matin
 Fit fondre les fonds dans ma main.

Agent
 Diligent,
 Dans l'charbon d'terre,
 En Angleterre,
 Pour ma probité
 J'étais cité,
 J'étais vanté :
 Ô fatalité !...
 Je me démonte,
 Et dans mon compte,
 Je m'embrouille, car
 À Londres, il fait tant de brouillard.

Mon goût financier
 Me refit caissier
 En Bohême,
 Caissier à Berlin,
 Puis à Madrid, puis à Turin.
 Partout
 J'eus ce goût ;
 En suivant le même
 Système,
 Vois quel argent fou
 J'aurais pu gagner au Pérou.
 Je m'y rendais
 Mais
 Par ce naufrage
 Mon voyage
 Se trouve arrêté,
 Et, de ma comptabilité,

Si
 L'on veut ici
 Faire un petit apprentissage,
 Je suis un trésor,
 Et pour caissier je m'offre encor.

Changer,
 Déloger, etc.

Mais je ne vois pas trop pourquoi nous causons comme cela
 au soleil ; entre donc là-haut à l'entre-sol avec les amis ; nous
 serons plus à notre aise.

AROMATE

Dans un cabaret !... y penses-tu ?

FLORIMONT

Depuis quand es-tu si méticuleux ?

AROMATE

Songez donc !... l'entrepreneur général des pompes funèbres de
 l'île.

Air de la Colonne.

Mon cher, il faut jouer mon rôle,
 Je dois être grave et discret ;
 Je conviens que ce n'est pas drôle,
 Mais tu sens tout ce qu'on dirait
 En me voyant entrer au cabaret.

FLORIMONT

Ce sont des préjugés gothiques,
 Dans ton état, pourquoi les adopter ?
 Toi, tu ne peux pas redouter
 L'opinion de tes pratiques.

AROMATE

Mais je suis en même temps parfumeur de la cour.

FLORIMONT

Sais-tu que tu as là deux fameuses places ?... Il t'a fallu de
 belles protections pour les avoir !...

AROMATE

Pas trop... J'ai eu du bonheur : tu sauras d'abord que j'ai fait comme toi, j'ai quitté l'habit galonné, je me suis lancé ; mais, forcé de m'exiler à la suite d'un petit procès qu'il serait trop long de te raconter, et où tous les torts furent du côté de la justice, je réunis le fruit de mes épargnes, et je pris une action sur l'armement d'un corsaire de mes amis. Nous nous rendions au cap de Bonne-Espérance, lorsqu'un orage nous fit échouer aussi corps et biens sur cette côte. Le hasard m'y fit faire connaissance avec le médecin du gouverneur ; je lui appris le secret du gaz hydrogène et la manière d'enlever les cors aux pieds sans douleur ; en revanche, il s'est chargé de mon avancement.

FLORIMONT

Et ça va-t-il un peu dans ce moment-ci ?

AROMATE

Quoi ?

FLORIMONT

La pompe funèbre.

AROMATE

Je ne me plains pas.

FLORIMONT

Je te crois parbleu bien ! il faudrait être difficile, deux places superbes, un pays charmant, un air sain... Tout donne envie de se fixer ici, je suis tenté de m'y établir.

AROMATE

Qui t'en empêche ?

FLORIMONT

C'est dit ; j'y formerai une caisse d'assurance sur la vie des hommes.

AROMATE

Toujours ton système ; excellente spéculation. (À part.) Est-ce qu'il saurait... ?

FLORIMONT

Ce qui m'a surtout frappé, ce sont les petits soins des maris envers leurs femmes, et les attentions des femmes pour leurs

maris... Ça fait vraiment plaisir à voir.

AROMATE

Ah ! ah !... tu l'as remarqué ?...

FLORIMONT

Je ne connais rien de plus touchant !... C'est étonnant comme cela me raccommode avec le mariage... J'en ai une démangeaison depuis ce matin.

AROMATE

Vrai ? (À part.) Quelle bonne idée !...

FLORIMONT

C'est au point que, si je trouvais une femme comme il faut...

AROMATE

Tu l'épouserai ?

FLORIMONT

Sur-le-champ.

AROMATE

Sérieusement ?

FLORIMONT

En honneur.

AROMATE, à part

Voilà mon homme. (Haut.) J'ai ton affaire, et du soigné, du distingué...

FLORIMONT

Jeune ?...

AROMATE

Dix-huit ans.

FLORIMONT

Jolie ?...

AROMATE

Une perle.

FLORIMONT

Quelle profession ?

AROMATE

Fille du gouverneur, tout bonnement.

FLORIMONT

Quelle plaisanterie !...

AROMATE

Je ne ris pas : veux-tu ou ne veux-tu pas épouser la princesse Irza, fille du gouverneur de l'île ?... Elle est à marier... On lui cherche un époux... Il ne s'en est pas présenté encore, parce que tout le monde a des engagements ; moi-même, j'ai jeté mes vues autre part. Encore une fois, veux-tu, ou ne veux-tu pas ? Je me fais fort de te marier avec elle.

FLORIMONT

Si j'en veux, une princesse !... Et tu crois... ?

AROMATE

J'en réponds ! Promets seulement de ne pas te dédire.

FLORIMONT

Il n'y a pas de danger... Par exemple, c'est le ciel qui m'envoie une occasion comme celle-là. Je te promets une commission conditionnée...

AROMATE

Ce n'est pas par intérêt... (À part.) Mais c'est un ami, je ne puis me dispenser de lui dire que la princesse... (À Florimont.) Je dois cependant te prévenir...

FLORIMONT

Je n'écoute plus rien ; j'accepte.

AROMATE

Cependant je voudrais te faire observer...

FLORIMONT

C'est inutile, je te dis que j'accepte... Est-ce que tu recules à présent ?

AROMATE

Moi, reculer ?... Tu vas voir. (On entend une ritournelle de marche.) Justement, voici le cortège royal qui s'avance, sans doute pour se rendre à la mosquée... Je vais te présenter au père de la future...

FLORIMONT

Au gouverneur, en négligé comme je suis ?...

AROMATE

Il est sans façon... Tu es très-bien... (À part.) Diable ! gardons-nous bien de le laisser échapper !...

FLORIMONT

Mais...

AROMATE, l'arrêtant

Tu ne me quitteras pas !... (À part.) Je le tiens ; ma fortune est faite.

Scène VI

Les mêmes, Abou-Lifar, Ali-Bajou, suite.

CHŒUR

Air Vivent, vivent les Français (d'Aline).

Au temple brûlons l'encens,
Et pour notre auguste princesse
Signalons notre tendresse
Par les accents
Les plus touchants.

ABOU-LIFAR

Air Entendez-vous l'airain tonner ?

Que le cortège arrête ici
Et que le crieur fasse entendre
Que, décidément aujourd'hui,
Je veux me procurer un gendre.
Jusqu'à mes sujets je descends ;
Qu'il s'en offre un, et, si le drille
A des mœurs et des sentiments,
Et surtout de bons répondants,
Il sera l'époux de ma fille.

CHŒUR

Oui, s'il a de bons répondants,
Il sera l'époux de sa fille.

ALI-BAJOU, à Abou-Lifar

Vous allez voir qu'il va y avoir concurrence...

ABOU-LIFAR

Il me semble qu'on ne se presse guère.

ALI-BAJOU

C'est le respect.

FLORIMONT, à Aromate

Avance donc ! on va nous couper l'herbe sous le pied.

AROMATE, à Florimont

Un instant !... il faut te faire valoir un peu.

ABOU-LIFAR, au crieur

Commencez la publication.

AROMATE, s'avancant

C'est inutile, seigneur.

ABOU-LIFAR

Pourquoi ?

AROMATE

Parce que j'ai votre affaire sous la main.

ALI-BAJOU, à part

Ce drôle-là trouverait la pierre philosophale.

AROMATE

C'est un de mes intimes, un compatriote... Il est suffisamment informé, et il consent...

ABOU-LIFAR

Comment donc ! mais c'est à merveille. Qu'il vienne, qu'il se présente, ce cher ami, qu'il soit le bienvenu !

FLORIMONT, s'avancant et faisant jabot

Quoi ! seigneur...

ABOU-LIFAR, à Ali-Bajou

Comment le trouvez-vous, docteur ?

ALI-BAJOU

Mais c'est un beau blond.

ABOU-LIFAR

Aromate, je vous accorde une gratification de mille sequins.

AROMATE

Seigneur, que de bontés !...

FLORIMONT

Je te donne cent louis pour les épingles...

ABOU-LIFAR, à Florimont

Embrassez-moi, mon gendre. Jeune homme, qui es-tu ? As-tu des papiers ?

AROMATE, bas, à Florimont

En as-tu ?

FLORIMONT, à Aromate

Je n'ai que l'expédition d'un de mes bilans.

AROMATE, à Florimont

C'est égal. (Haut.) Oui, sire, il est parfaitement en règle.

ABOU-LIFAR

Voyons.

AROMATE, bas, à Florimont

Donne donc.

FLORIMONT, donnant un papier au roi

Voilà, seigneur.

ABOU-LIFAR, tendrement

Appelle-moi ton beau-père.

FLORIMONT

Voilà, beau-père... C'est en français.

ABOU-LIFAR, regardant le papier

En français ?... Superbe langue ! (Repassant le papier à Ali-Bajou.) Le docteur va nous lire cela.

ALI-BAJOU, essayant

C'est en français, n'est-ce pas ? (Il repasse le papier à Aromate.) Je n'ai pas mes conserves.

ABOU-LIFAR, à Aromate

Aromate, vous m'avez dit que vous saviez lire.

AROMATE

Oui, seigneur... (Faisant semblant de lire.) « Vous laisserez circuler librement le sieur Casimir Florimont, taille d'un mètre dix-huit centimètres, yeux bleu tendre, nez aquilin, bouche grande, menton carré, âgé de trente-deux ans... »

ABOU-LIFAR

Natif de... ?

AROMATE

De Domfront...

ABOU-LIFAR

Ah ! mon Dieu !... nous avons ici un proverbe sur les gens de ce pays-là... Et son domicile ordinaire... ?

FLORIMONT

Paris...

ABOU-LIFAR

C'est fort bien. À propos, as-tu servi ?

FLORIMONT, embarrassé

Sans doute ; j'ai servi dans les meilleures maisons...

AROMATE

Sa Hautesse demande dans quel régiment tu as été.

FLORIMONT

Ah ! dans quel régiment ?... Dans les fourrages.

ABOU-LIFAR

Et ta profession actuelle ?

FLORIMONT

Est de ne rien faire.

ABOU-LIFAR

Diable !... c'est un état superbe ; avec cela, on ne paye pas de patente. Je suis content des informations. Justement, voici la princesse.

REPRISE DU CHŒUR

Au temple brûlons l'encens, etc.

Scène VII

Les mêmes, Irza, Boulboulis, suite.

ABOU-LIFAR

Allons, mon gendre, donnez la main à votre future ; nous ferons tout de suite les fiançailles dans le temple... Eh ! mon Dieu, oui, ma fille, c'est un époux que je t'ai choisi...

IRZA

Un époux ! grands dieux !

FLORIMONT, s'approchant d'Irza, qui est voilée

Quatuor du *Barbier de Séville*.

Allons, chère princesse,
 Ayez la bonté de me donner la main,
 Afin que de notre tendresse
 Nous parlions en chemin.

IRZA

J'obéis ; quel malheur !
 Cher Azan, je te jure
 Qu'on fait violence à mon cœur.

AROMATE

Il semblerait qu'à la jeune future
 Le mariage ferait peur.

ALI-BAJOU

Oui ; cet hymen qu'ici je vous conseille,
 Vous le verrez, seigneur, fera merveille.

ABOU-LIFAR, à Irza

Pourquoi vous faire ainsi tirer l'oreille ?

À votre époux

Faites donc les yeux doux.

BOULBOULIS

Puisqu'il le faut, cédez à votre père.

IRZA

Ô douleur amère !...

Faut-il encor me taire ?

FLORIMONT

Mais je vais bientôt m'arranger de manière

Qu'elle m'aimera

Plus qu'ell' ne voudra.

AROMATE

Fais-y ton possible.

FLORIMONT

Je suis si sensible !

ABOU-LIFAR

Vous voyez l'effet que vous faites, mon gendre.

FLORIMONT

J'en suis peu surpris, j'ai le regard si tendre !

BOULBOULIS

Est-il bon enfant ! il croit déjà qu'on l'aime.

ENSEMBLE

IRZA

Oh ! pour moi quel affreux tourment !

Quel moment !

Tout est contre moi, mon père lui-même.

Quel parti

Faut-il que je prenne aujourd'hui ?

BOULBOULIS

Pour elle, quel affreux tourment !

Quel moment !

Tout est contre elle, et son père lui-même !

Quel parti

Faut-il quelle prenne aujourd'hui ?

ABOU-LIFAR, ALI-BAJOU, AROMATE

Quel heureux moment ! leur bonheur est extrême.

Ah ! quel bon parti

Pour eux deux aujourd'hui !

FLORIMONT

Quel heureux moment ! mon bonheur est extrême.

Je me marie aujourd'hui.

Quel parti !

TOUS

Trop heureux époux, vous vous plairez peut-être.

Formez des liens éternels dans ce jour,

Car on se convient souvent sans se connaître :

C'est un jeu du hasard ainsi que de l'amour.

Partons sans tarder, partons à l'instant même,

Car c'est aujourd'hui la fête de l'amour.

LE CHŒUR, ALI-BAJOU, ABOU-LIFAR, AROMATE, FLORIMONT

Ô plaisir extrême !

Est-il un plus beau jour !

IRZA

Ma peine est extrême !
Ah ! mon cher Azan, c'est le moment suprême !
Je ne fus jamais plus triste qu'en ce jour !
Trop cruel amour !

BOULBOULIS

Sa peine est extrême
Combien je la plains ! c'est le moment suprême !
Fut-elle jamais plus triste qu'en ce jour !
Malheureux amour !

(Le cortège se remet en marche sur la ritournelle du chœur d'entrée.)

DEUXIÈME TABLEAU

Une galerie du palais d'Abou-Lifar.

Scène première
Azan, Ali-Bajou.

ALI-BAJOU

Azan, ô mon ami, que je suis heureux de vous revoir ! Tout le monde ici vous croit mort...

AZAN

Je n'étais que prisonnier ; mais il ne s'agit pas de moi. Irza ?...

ALI-BAJOU

Elle est bien souffrante.

AZAN

Quel malheur !...

ALI-BAJOU

Elle se marie.

AZAN

Quelle horreur !...

ALI-BAJOU

Ah çà ! mon cher, vous avez perdu la tête ; qu'est-ce que cela vous fait ?...

AZAN

Mais je l'aime, je l'adore... C'est-à-dire que je l'aimais avant sa perfidie...

ALI-BAJOU

Ah ! vous l'aimez encore, c'est clair... Eh bien, j'ai fait de belle besogne... Ah ! mon ami, je vous demande bien pardon ; combien je suis coupable !

AZAN, vivement

Sa maladie serait-elle votre ouvrage ?

ALI-BAJOU

Non, mais son mariage !...

AZAN

Comment, son mariage ?... Est-ce que vous avez changé

d'état ?

ALI-BAJOU

Non pas !... mais elle se marie par ordonnance du médecin... Que diable aussi... vous partez sans me rien dire. Je vois cette jeune personne dépérir, j'ignore qu'elle pleure son amant, je crois qu'il lui faut un époux, et j'ordonne le mariage, comme j'aurais ordonné d'aller prendre les eaux.

AZAN

Cruel docteur, que de mal vous nous avez fait !

ALI-BAJOU

Il s'agit maintenant de le réparer.

AZAN

Et le moyen ?

ALI-BAJOU

Je le cherche...

AZAN

Si j'en croyais ma colère, j'irais défier cet odieux rival ; je lui arracherais la vie... et...

ALI-BAJOU

Et, par contre-coup, vous tueriez votre maîtresse... Joli moyen !... Attendez donc... Oui, l'entreprise est hardie ; mais elle peut réussir. Êtes-vous sûr de l'amour d'Irza ?

AZAN

Je l'ai cru longtemps, et je commence à l'espérer de nouveau.

ALI-BAJOU

Si elle veut suivre aveuglément vos conseils, nous sommes sauvés.

AZAN

Expliquez-vous, de grâce !

ALI-BAJOU

Allons-nous délibérer ici, où chacun peut nous surprendre ? Venez avec moi, et je vous développerai mon plan.

AZAN

Mais on les marie...

ALI-BAJOU

Laissez-moi faire, je me charge de la séparation.

AZAN

Et le fiancé, quel homme est-ce ?

ALI-BAJOU

Une espèce d'intrigant, duquel nous aurons, je crois, bon marché... Mais on vient... Tenez, c'est lui-même.

Scène II

Les mêmes, Florimont. Il sort du temple.

FLORIMONT

Air de M. Berton fils.

Je vais être, en honneur,

L'époux de la princesse.

Oui bientôt je serai grand seigneur ;

Quel bonheur ! quelle ivresse !

Oui, vraiment, je serai grand seigneur ;

Quel bonheur ! quelle ivresse !

Je puise chaque jour

Dans un trésor immense,

Et je trouve à la cour,

Respect, obéissance.

AZAN

Dans ton état brillant

Chère Irza, si je t'aime,

Sans richesse et sans rang

Je t'aimerais de même.

ENSEMBLE

FLORIMONT

Je vais être, en honneur,

L'époux de la princesse.

Un jour, je serai grand seigneur ;

Quel bonheur ! quelle ivresse !

AZAN

Chère Irza, sous ta loi

Je veux vivre sans cesse ;

Si j'ai su te garder ma foi
 Garde-moi ta tendresse.
 ALI-BAJOU
 Je vais, sur mon honneur,
 T'enlever ta maîtresse ;
 Ce faquin serait grand seigneur ?
 Ah ! sauvons la princesse.

FLORIMONT, d'un air indifférent
 Puisque vous voilà, vous, docteur, cela me fait penser... Allez
 donc voir ma femme.

AZAN

Sa femme !

FLORIMONT

Sans doute... ma femme... ou peu s'en faut, puisqu'on vient de
 nous fiancer.

ALI-BAJOU

La princesse aurait-elle besoin de mes soins ?...

AZAN, avec feu

Irza serait malade !

FLORIMONT

Irza !... malade !... Est-il drôle, ce monsieur !... Qu'est-ce que
 ça lui fait ?... Vous connaissez donc ma femme ?... vous la con-
 naissez donc particulièrement ?

AZAN, embarrassé

Seigneur...

ALI-BAJOU

Et qui, en cette île, ne prend intérêt à notre jeune princesse ?...

FLORIMONT, à part

C'est juste. (Haut.) Non, docteur, la princesse n'est pas
 précisément malade... Mais, vous savez, les demoiselles qu'on
 marie... s'évanouissent toujours un peu... Et la belle Irza s'est
 conformée à l'usage...

ALI-BAJOU

Je cours...

FLORIMONT

Vous me rendrez service. À présent que me voilà à la cour, j'aurai toujours sur moi des sels, des essences. Mais, voyez-vous, aujourd'hui, je n'avais que ma tabatière... et...

ALI-BAJOU

Vous pouvez compter sur mon zèle... Venez, mon ami...

FLORIMONT

Son ami !... son ami !... ce jeune homme ne sera jamais le mien... Au reste, une fois marié... On ne peut répondre de rien...

Air des Blouses.

Allez, docteur, de votre art tutélaire
 À mon Irza prodiguer les secours ;
 Son mal n'est rien, et bientôt, je l'espère,
 Il va s'enfuir chassé par les amours.

AZAN

Faut-il me taire et l'entendre sans cesse ?

ALI-BAJOU, à Azan

Sans la prudence, adieu notre dessein ;
 Il a jugé le mal de la princesse ;
 Mais c'est vous seul qui serez médecin.

ENSEMBLE

Venez, docteur, etc.

Scène III

Florimont, seul.

C'est toujours une chose fort désagréable que cette indisposition subite au moment des fiançailles. On pourrait croire que ce mariage ne la flatte pas infiniment... Au surplus, passe pour cette fois ; qu'elle ait encore une petite faiblesse le jour de ses noces, je ne dis pas... mais ensuite je ne veux plus entendre parler de maux de nerfs... de vapeurs... Ce genre-là ne me convient pas... Je suis bon prince ; mais, si ma femme veut trop faire la princesse, nous aurons du tapage.

Scène IV
Florimont, Aromate.

AROMATE, en entrant

Je te cherche, mon cher ami ; tu me vois désolé de n'avoir pu assister à la cérémonie de tes fiançailles... On dit que c'était magnifique ; mais, tu sais, le devoir avant tout...

FLORIMONT

Parbleu ! mais c'est tout simple ; d'ailleurs, pour les amis, la cérémonie des fiançailles n'est pas très-amusante... En France, au moins, nous avons le dîner d'accords qui mérite considération... Mais ne va pas me manquer le jour de mon mariage... Oh ! c'est que, vois-tu, ce jour-là, nous nous en donnerons ! Je veux qu'on rie, qu'on s'amuse, et, qui plus est, je veux m'amuser moi-même... Non, c'est qu'on voit de nouveaux époux qui n'ont pas l'air d'être à la noce... Mais, moi, tu verras.

AROMATE

Je l'espère bien, je ne serai pas toujours obligé de donner mes soins à un premier vizir.

FLORIMONT

Comment, tes soins ? Il est donc défunt ?... Ça va faire une belle place à donner.

AROMATE

Laisse donc !... il se porte à merveille... C'est sa femme qui est défunte ; mais raison de plus, comme il doit faire le dernier voyage avec elle...

FLORIMONT

Tu me fais des contes... Ce pauvre vizir, on va l'enterrer tout vif, n'est-ce pas ? est-ce qu'il a commis un grand crime ?

AROMATE

C'est le plus honnête homme du monde.

FLORIMONT

Je suis bon enfant, moi, d'écouter toutes tes balivernes, et de te répondre. (À part.) C'est égal, je veux voir jusqu'où il ira. (Haut.) Pourquoi enterre-t-on le grand vizir ?

AROMATE

Parce que... c'est l'habitude.

FLORIMONT

C'est l'habitude d'enterrer les maris avec les femmes ?...

AROMATE

Eh ! oui !... mille fois oui !... A-t-il la tête dure !...

FLORIMONT, frissonnant

Non... non... Je commence à comprendre... Et le vizir se laissera faire ?

AROMATE

Il est enchanté !...

FLORIMONT

Je lui souhaite bien de la satisfaction... Si jamais on m'y prend...

AROMATE

On ne peut pas savoir... Si ta femme mourait...

FLORIMONT, effrayé

Comment !... (Se rassurant.) Mais non, c'est impossible. Je suis étranger, moi !...

AROMATE

Cela ne fait rien...

FLORIMONT, plus effrayé

Les étrangers sont soumis à cette formalité ?

AROMATE

Certainement !... une fois fiancés dans l'île, il est trop juste qu'ils jouissent des mêmes bénéfices que les naturels du pays.

FLORIMONT

Au moins, vous auriez dû faire afficher cela... C'est un guet-apens. Mais, j'y pense, ma future qui s'est trouvée mal à la cérémonie.

AROMATE

Charmante petite femme, est-ce qu'elle voudrait déjà ?... Sais-tu bien, mon ami, que cela te ferait le plus grand honneur dans le pays ?... Tu dis donc qu'elle est très-malade ?

FLORIMONT

Du tout, du tout !... je ne dis pas cela... Une faiblesse causée par le plaisir... la joie... Elle ne s'est jamais mieux portée, au contraire. (On entend une ritournelle.) Tiens, les voilà tous qui reviennent du temple !...

AROMATE

En effet ; mais regarde : on soutient la princesse... Elle est mourante...

Scène V

Les mêmes, Abou-Lifar, Irza, que l'on soutient.

CHEUR

Air de *Léonide* (deuxième acte).

Quel mal de notre princesse
Soudain menace les jours,
Et, commandant la tristesse,
Suspend l'hymne des amours ?

ABOU-LIFAR

De ta souffrance, ô ma fille,
Que mon cœur est tourmenté !

FLORIMONT

Ah ! de toute la famille
Je suis bien le plus affecté.

REPRISE DU CHEUR

Quel mal de notre princesse, etc.

FLORIMONT

Est-ce que vous souffrez beaucoup, chère Irza ?... C'est sans doute l'émotion...

IRZA, d'une voix faible

Oui, je souffre, et rien ne saurait maintenant apaiser ma douleur !

FLORIMONT, bas

Quand je disais ! (Haut.) Notre mariage vous rendra probablement le calme et la santé.

IRZA, avec un soupir

Oh ! non.

FLORIMONT

Comment, non ?... (À part.) Je suis un homme perdu. (Haut.) Et le médecin, qu'est-ce qu'il dit ?

ABOU-LIFAR

Vous deviez nous l'envoyer ; mais nous l'avons attendu en vain.

FLORIMONT

C'est une chose unique... Mais tout concourt donc ?... Cependant il m'a quitté pour aller au secours de la princesse.

ABOU-LIFAR

Boulboulis est allée à sa recherche, et sans doute bientôt...

Scène VI

Les mêmes, Boulboulis, Abou-Lifar, Azan, déguisé.

BOULBOULIS, entrant

Me voilà !... me voilà !... J'amène deux docteurs...

ABOU-LIFAR

Comment ?

FLORIMONT

C'est ça, une consultation.

ALI-BAJOU, entrant avec Azan

Je vous présente, seigneur, un des hommes les plus savants de l'époque... Dans le long voyage qu'il vient de faire, il s'est surtout occupé de la santé des dames, et je ne doute pas qu'il ne guérisse la princesse...

BOULBOULIS, à part

Je répondrais du succès !

ABOU-LIFAR

Ah ! seigneur, que nous vous devons de reconnaissance !

AZAN

Aucune, seigneur ; et, si le succès couronne mes efforts, ce jour sera le plus beau de ma vie...

IRZA, le regardant

Le son de cette voix... pénètre jusqu'à mon cœur...

FLORIMONT

Le temps est précieux ; ne voulez-vous pas examiner la malade, seigneur ?...

AZAN

Oui, sans doute. (Il s'approche d'Irza et lui touche la main.)

IRZA, avec un mouvement

Je ne sais quel trouble s'empare de mes sens !

AZAN

La maladie de la belle Irza paraît grave... Je ne désespère cependant pas de lui rendre la santé... Mais il faut, avant tout, que j'aie avec elle un entretien secret... Seigneur Abou-Lifar, y consentez-vous ?...

ABOU-LIFAR

Comment donc, si j'y consens ! mais je vous le demande en grâce.

FLORIMONT

Eh bien, je refuse... Une femme doit tout dire devant son mari.

BOULBOULIS, à part

De quel pays vient-il donc, le futur ? (Haut.) Tenez, si M. le savant veut le permettre, je resterai, moi... Ma maîtresse sait combien je l'aime, ma présence ne la gênera pas... J'ai toujours entendu dire que, si les femmes ont quelquefois des secrets pour leur mari, elles n'en ont jamais pour leur femme de chambre.

AROMATE, bas, à Florimont

Songez donc combien il est important pour toi qu'elle guérisse.

FLORIMONT, bas

Sans cela... (Haut.) Eh bien, faites ce que vous voudrez.

ABOU-LIFAR

Maintenant, retirons-nous tous.

CHEUR

Air des *Rendez-vous bourgeois*.

Vous dont la science

Nous rend l'espérance,

Par votre présence
 Conservez ses jours.
 Elle est jeune et belle ;
 Ah ! que votre zèle
 Ramène pour elle,
 Plus pure et plus belle,
 L'heure des amours.

(Ils sortent.)

Scène VII

Azan, Irza, Boulboulis.

BOULBOULIS

Allons, monsieur le docteur, causez avec la princesse ; et d'abord ne faites pas attention à moi... Je n'entends rien à la médecine, voyez-vous. (À part.) C'est égal, depuis que je connais ce médecin-là, j'ai presque envie d'être malade.

AZAN

Belle Irza, aurez-vous quelque confiance en moi ?

IRZA

Ah ! quel que soit votre savoir, seigneur, vous ne pouvez me guérir.

BOULBOULIS

Nous verrons cela !...

AZAN

Écoutez-moi.

Air du *Faux Ermite* (de Beauplan).

Ne suivant pas de maint confrère

Le système souvent fatal

Près du malade je préfère

M'occuper surtout du moral

(Avec feu.)

Ah ! laissez-moi lire au fond de votre âme,

Deviner ses craintes, ses vœux.

IRZA

Mais dans vos regards quelle flamme !

AZAN

N'ayez pas peur, je suis si vieux !
 Pour vous un hymen se prépare :
 Doit-il faire votre bonheur ?

IRZA

Malgré moi, mon cœur se déclare ;
 Un tel lien me fait horreur.

AZAN, vivement

Il faut le rompre. Ah ! je perdrai la vie,
 Ou le destin comblera tous mes vœux.

IRZA

Cet air, cette voix attendrie...

AZAN

N'ayez pas peur, je suis si vieux !

Ou je me trompe bien, belle Irza, ou maintenant votre mal m'est connu !... Mais, si l'hymen cause vos tourments, l'amour ne pourrait-il pas les faire cesser ?

IRZA

Jamais ?...

Air de M. Panseron.

L'amour d'un brave embellissait ma vie ;
 M'unir à lui, c'était mon seul désir ;
 Pour les combats, il quitte son amie,
 Et vole où sont des lauriers à cueillir.
 La mort le frappe au sein de la victoire,
 Et mon bonheur est perdu sans retour ;
 Mais, en pleurant, si je maudis sa gloire,
 Je veux rester fidèle à son amour.

AZAN, se jetant aux genoux d'Irza

Vivez, chère Irza, pour lui être fidèle.

IRZA

Est-ce bien toi, Azan ?

BOULBOULIS

Sans doute, c'est bien lui ; quand je vous disais que vous pou-
 viez vous fier à ce médecin-là.

AZAN

C'est pour vous sauver que j'ai pris ce déguisement : voulez-vous suivre aveuglément mes conseils ?

IRZA

Oh ! oui ; car vous ne pouvez vouloir que mon bonheur.

BOULBOULIS

J'aperçois le futur ; fiez-vous à moi, je connais votre projet, et il doit réussir.

IRZA

Mais mon père...

BOULBOULIS

Ali-Bajou est allé le prévenir, et il ne saurait résister quand il y va du bonheur de sa fille.

ENSEMBLE

AZAN

Que ton cœur
Du bonheur
Garde l'espérance ;
De la confiance,
Mais
Beaucoup de prudence :
Paix.

IRZA

Oui, mon cœur
Du bonheur
Garde l'espérance ;
J'ai la confiance,
Mais
Beaucoup de prudence :
Paix.

BOULBOULIS

Votre cœur
Du bonheur
Garde l'espérance ;
De la confiance,
Mais

Beaucoup de prudence :
 Paix.
 (Azan et Irza sortent.)

Scène VIII
 Florimont, Boulboulis.

FLORIMONT
 Eh bien, ma femme, le médecin ? Personne ! Où sont-ils donc ?

BOULBOULIS, en pleurant
 Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ma pauvre maîtresse !

FLORIMONT
 Eh bien, que lui est-il encore arrivé ?...

BOULBOULIS
 Ah ! monsieur, je n'aurai jamais la force de vous le dire.

FLORIMONT
 Le princesse serait-elle plus mal ?...

BOULBOULIS
 Plus mal, monsieur !... sans connaissance.

FLORIMONT
 Et vous ne me dites pas cela tout de suite ? Il me semble pourtant que j'y suis assez intéressé pour qu'on me tienne au courant de sa santé.

BOULBOULIS
 Vous ne m'en avez pas laissé le temps.

FLORIMONT
 Eh bien, retournez près d'elle ; prodiguez-lui tous les secours ; n'épargnez ni les soins ni l'argent. (Il la pousse dehors.)

Scène IX
 Florimont, Abou-Lifar.

ABOU-LIFAR
 Hélas ! tout est inutile, maintenant.

FLORIMONT
 Comment ! ma femme ?...

ABOU-LIFAR

Vient d'expirer !

FLORIMONT, tombant sur un siège

Je suis mort.

ABOU-LIFAR

Pauvre garçon, l'aimait-il ! Allons, mon gendre, de la philosophie.

FLORIMONT

C'est bien aisé à dire.

ABOU-LIFAR

Faut-il que ce soit moi qui vous console... moi qui perds ma fille !

FLORIMONT

Et moi, croyez-vous donc que je perde rien ?... Une femme qui était si nécessaire à mon existence ! Dieu !...

ABOU-LIFAR

Quel cœur !... Mon gendre, vos regrets vous honorent infiniment à mes yeux... car enfin vous connaissiez à peine la moitié...

FLORIMONT

La moitié !... la moitié !... Ce n'est pas celle-là que je plains, c'est celle qui reste... Ah ! si j'avais su... Mais comment se douter ?...

Air Un homme, pour faire un tableau.

En quels lieux vit-on une loi

Qui vous enchaîne de la sorte ?

Il faut que l'on m'enterre, moi,

Parce que mon épouse est morte !

Du moins, les femmes de Paris,

Quelques malheurs qui leur arrivent,

Ne font enrager leurs maris

Que pendant le temps qu'elles vivent.

Au lieu qu'ici...

ABOU-LIFAR

Ici, on fait au survivant un convoi magnifique, ce qui flatte infiniment son amour-propre, en ce qu'il a l'avantage de le voir... plaisir dont vous auriez été probablement privé si votre bonne étoile ne vous avait fait débarquer dans cette île.

FLORIMONT

Eh bien, je m'en serais passé.

ABOU-LIFAR

C'est un coup d'œil superbe. Vous verrez le vôtre. J'ai donné des ordres...

FLORIMONT

Je vous demande un peu de quoi vous vous mêlez !... Mais c'était à moi à m'occuper de ces détails... J'y aurais mis le temps nécessaire.

ABOU-LIFAR

C'est une galanterie que j'ai désiré vous faire... Je n'ai pas regardé au prix... D'ailleurs, ce sera votre cadeau de noces... (Entre un officier, suivi de plusieurs gardes.) Eh ! tenez, voilà qu'on vient vous chercher.

FLORIMONT

Moi !... pour aller où ?

ABOU-LIFAR

Au souterrain.

FLORIMONT

Déjà ? Diable d'homme, comme il expédie les affaires !... Vous me donnerez au moins le temps de faire mon testament.

ABOU-LIFAR

C'est une formalité inutile et qui nous retarderait. Vous mourez sans postérité, par conséquent votre fortune appartient de droit au gouvernement ; c'est trop juste. (Il s'éloigne, puis revient.) À propos, j'oubliais de vous faire connaître un article de la loi qui vous est relatif, mais dont je vous crois trop galant homme pour profiter.

FLORIMONT

Dites toujours ; dans ma position, tout devient intéressant.

ABOU-LIFAR

Vous pouvez vous faire remplacer.

FLORIMONT

Comment ça ?...

ABOU-LIFAR

C'est-à-dire que, si, d'ici au moment où l'on vous descendra dans le souterrain, il se présente quelqu'un pour prendre votre place, il vous est permis d'accepter.

FLORIMONT

Il m'est permis d'accepter... C'est bien heureux... Est-ce que vous croyez qu'il y aura des amateurs ?

ABOU-LIFAR

Ce n'est pas probable, mais c'est possible... Dans ce cas, vous perdriez tous vos droits sur votre épouse, votre mariage deviendrait nul... et vous sentez que ce ne serait pas savoir vivre que d'avoir recours à ce moyen.

FLORIMONT

Si fait, si fait ; mon savoir-vivre, au contraire, m'ordonne d'en profiter... et vous m'obligerez beaucoup en faisant publier partout que je donne cent mille francs de récompense à celui qui me rendra ce service... vous entendez ?... cent milles francs ; et puis n'oubliez pas non plus de lui faire savoir qu'en accompagnant ainsi la princesse, il devient de droit son auguste époux. Je connais la loi : ça peut le déterminer, parce qu'enfin il y a une chance : si elle allait en revenir !...

ABOU-LIFAR

Vous y tenez donc absolument ?

FLORIMONT

Beaucoup.

ABOU-LIFAR

Je n'ai pas le droit de vous refuser. (Il fait un signe et un garde sort.) Maintenant, ces messieurs sont à vos ordres.

FLORIMONT

Eh bien, qu'ils s'en aillent, alors.

ABOU-LIFAR

Mais il faut les suivre.

FLORIMONT

Il n'y a pas moyen de m'en dispenser ?...

ABOU-LIFAR

Impossible.

CHEUR

Air du vaudeville de *Bedlam*.

Pour soutenir votre honneur,
Allons, mon cher, du courage,
Et faites, selon l'usage,
Contre fortune bon cœur.

ABOU-LIFAR

Afin d'accomplir la loi,
À la dernière demeure,
Je vous suis dans un quart d'heure.

FLORIMONT

Ne vous pressez pas pour moi.

ENSEMBLE

Pour soutenir mon honneur, etc.
Pour soutenir votre honneur, etc.

(Ils sortent.)

TROISIÈME TABLEAU

Un site désert ; au fond, la mer ; à gauche, un souterrain.

Scène première

Florimont, accourant, poursuivi par l'officier
et les gardes ; puis Aromate.

FLORIMONT

Air Le briquet frappe la pierre.

Mais je ne prends pas la fuite :
Mes amis, ne craignez rien ;
C'est pour me faire du bien
Qu'ici je marche un peu vite.
Chacun prend son agrément
Selon son tempérament ;
Moi, j'aime le mouvement,
C'est un moyen sanitaire
Qui m'a toujours profité,
Laissez-m'en la faculté ;
Car, avant que l'on m'enterre,
Je puis bien, en vérité,
Circuler pour ma santé !

D'ailleurs, je viens ici en amateur. J'ai trouvé quelqu'un pour me remplacer. (À part.) Ça n'est pas vrai, mais c'est égal. (Haut.) J'ai donné rendez-vous ici à la personne.

L'OFFICIER

Seigneur, nos ordres sont précis et, si d'ici à quelques minutes, elle n'est pas arrivée...

FLORIMONT

Elle ne peut tarder... D'ailleurs, voyez à quels regrets vous vous exposeriez si, par une précipitation mal entendue... (Apercevant Aromate.) Ah ! mon ami, c'est toi ; je ne pouvais te retrouver plus à propos.

AROMATE, d'un ton pleureur

Tu devais bien penser que, dans ta position, c'était un devoir pour moi de venir te rejoindre.

FLORIMONT

Aromate, tu es mon ami, mon meilleur ami !

AROMATE

Je crois t'en avoir donné des preuves.

FLORIMONT

Oui, je sais tout ce que je te dois, et, si jamais je me trouve en position de te rendre la pareille... Mais il s'agit d'un dernier service.

AROMATE

Parle !... quel est-il ?

FLORIMONT

Je crains d'être indiscret.

AROMATE

Impossible.

FLORIMONT

Eh bien, mon ami... Mais non, tu ne voudras jamais.

AROMATE

Dis toujours.

FLORIMONT

Laisse-toi enterrer à ma place... Depuis cinq ans que tu es dans l'île, tu dois en avoir contracté les habitudes.

AROMATE

Pauvre ami ! demande-moi toute autre chose ; mais, pour celle-là, je suis forcé de te refuser.

FLORIMONT

Tu as donc tes raisons pour cela ?

AROMATE

Certainement... Pauvre ami, tu sais bien que c'est moi qui rends ce service-là aux autres ; ainsi, tu vois, il n'y a pas de mauvaise volonté de ma part... En revanche, j'espère que tu ne t'adresseras qu'à moi pour te faire embaumer.

FLORIMONT

Comment, me faire embaumer ?

L'OFFICIER, s'approchant

Seigneur, le temps est expiré.

FLORIMONT

Un instant... Vous voyez bien que nous causons d'affaires. (À part.) L'agréable conversation ! Il faut pourtant la continuer pour gagner du temps. (Haut, à Aromate.) Dis-leur donc que nous parlons d'affaires.

AROMATE, à l'officier

Laissez-nous un instant. (À Florimont.) Tu conçois qu'un homme qui se respecte, un homme qui a, comme toi, occupé la première place de l'État ne peut se dispenser...

FLORIMONT

Tu crois ?

AROMATE

Sans doute ; cela te ferait le plus grand tort dans l'esprit des habitants ; si cependant tu ne veux pas (appelant les gardes), on peut tout de suite... Pauvre ami !...

FLORIMONT, vivement

Comment, si je ne veux pas ?... Au contraire !... cela me fera le plus grand plaisir. (Bas.) Marchandons, nous gagnerons une heure. (Haut.) Et dans quel prix cela peut-il aller ?

AROMATE

Oh ! nous n'aurons pas de discussion là-dessus ; tu me rembourseras simplement mes frais... Et, si ça monte à mille écus, c'est tout.

FLORIMONT

Diable !... ça me paraît bien cher...

AROMATE

Pense donc qu'il faut que je fasse de toi une momie... Pauvre ami !

FLORIMONT

Je comprends bien ; mais il ne faut pas profiter de ma position pour m'écorcher.

AROMATE

Quel reproche !

Air Je loge au quatrième étage.
 M'accuser d'un calcul infâme !
 Dans ton cœur, tu me juges mieux,
 Tu sens tout le soin que réclame
 Un travail si minutieux ;
 Quand je te traite en conscience,
 Sur le prix pourquoi quereller ?
 Pauvre ami ! c'est une dépense
 Qui ne peut se renouveler.

Eh ! pense donc qu'alors tu te conserveras... bah... six mille ans peut-être.

FLORIMONT

Je sens combien c'est avantageux ; mais il me semble qu'en t'offrant cent écus...

AROMATE

Cent écus !... Il n'y aurait pas de quoi payer l'eau de Cologne. Il est inutile de faire attendre plus longtemps ces messieurs ; je vois bien que nous ne pourrons jamais nous entendre. (Aux gardes, durement.) Approchez. (Tendrement.) Pauvre ami !

Scène II

Les mêmes, Ali-Bajou.

ALI-BAJOU, arrêtant les gardes, qui ont fait quelques pas

Un instant, messieurs ; il faut que je parle au seigneur Florimont.

FLORIMONT, vivement

Certainement, il faut qu'il me parle... Il a même des choses très-longues et très-importantes à me communiquer. Éloignez-vous... encore... encore...

ALI-BAJOU

Ce fripon d'Aromate vous a demandé de l'argent, n'est-ce pas ?... Eh bien, moi, je viens vous en offrir.

FLORIMONT

Pourquoi faire ?

ALI-BAJOU

Vous êtes Français, n'est-ce pas ?

FLORIMONT

Oui, certainement, je le suis.

Air des Amazones.

De votre accueil, de votre bienveillance
 Je garderai longtemps le souvenir ;
 Mais, aujourd'hui, mon amour pour la France
 Se fait chez moi si vivement sentir,
 Que je voudrais bien vite y revenir.
 Pour cet honneur qui veut que l'on m'enterre,
 Je ne saurais le trouver de mon goût :
 Aux cœurs bien nés que la patrie est chère !
 Je suis Français, mon pays avant tout !

ALI-BAJOU

C'est ce que je cherchais. J'ai déjà dans mon cabinet un nègre, un Lapon et un Chinois... Vous sentez que vous manquez à ma collection, et que vous serez un sujet précieux pour mes études anatomiques.

FLORIMONT

Mais a-t-on jamais fait de semblables propositions ? Je suis donc avec des cannibales, des anthropophages !

ALI-BAJOU, aux gardes

Allons, messieurs, faites votre devoir.

FLORIMONT

Arrêtez !... il faut que je parle au gouverneur ; je lui ai donné rendez-vous ici. Le voici.

Scène III

Les mêmes, Abou-Lifar, suite.

FLORIMONT, courant vers le gouverneur.

Air de Julie.

Seigneur, il faut que je vous dise
Encor deux mots, et les voici...

ABOU-LIFAR

Que vois-je ! quelle est ma surprise !
Quoi ! vous... mon gendre, encore ici ?

FLORIMONT

Eut-on jamais plus d'obligeance ?

ABOU-LIFAR

Pardon, mais je suis furieux
De voir que, pour vous, en ces lieux,
On mette tant de négligence.

FLORIMONT

Ne les grondez-pas, beau-père, ce n'est pas leur faute.

ABOU-LIFAR

Voyons, dépêchez-vous. Qu'avez-vous à me dire ?

FLORIMONT

Je sens aussi bien que vous, beau-père, je dirai même, mieux
que vous, combien il est honorable pour moi d'être inhumé avec
la princesse.

Air du Carnaval (de Béranger).

Mais, par malheur, la chose est impossible
Je ne saurais accomplir votre loi ;
Car il est un aveu pénible
Que m'arrache ma bonne foi :
En vérité, je serais trop coupable
En usurpant un sort aussi flatteur.
Je fus laquais ; je suis un misérable,
Un vrai coquin... ma parole d'honneur !

ABOU-LIFAR

Je ne vous crois pas...

FLORIMONT

Ai-je du malheur !... c'est la première fois qu'on me chicane là-dessus. Mais, beau-père, je vous assure, je peux vous montrer mes papiers.

ABOU-LIFAR

Vous m'avez donc trompé ?

FLORIMONT

Je l'avoue.

ABOU-LIFAR

C'et autre chose.

FLORIMONT

Je respire.

ABOU-LIFAR

Air Que l'on guette.

Qu'on le pende,

Qu'on le pende,

Ce mari de contrebande !

Qu'on le pende,

Qu'on le pende,

À l'instant,

Sans jugement !

FLORIMONT

Beau-père, encore une fois...

ABOU-LIFAR

Silence ! je vous accorde

Le souterrain ou la corde :

Vous être maître du choix.

Quel embarras est le vôtre !

FLORIMONT

Voici ma décision :

Je ne veux ni l'un ni l'autre.

ABOU-LIFAR

Vous sortez de la question.

TOUS, en chœur

Qu'on le pende,

Qu'on le pende,

Ce mari de contrebande !
 Qu'on le pend,
 Qu'on le pend,
 À l'instant,
 Sans jugement.

FLORIMONT

Il est dit que je n'en échapperai pas... Eh bien, j'aime encore mieux descendre à la cave. (Il s'avance au bord et recule aussitôt.) Un instant, messieurs : je suis Français. (Montrant Ali-Bajou.) Monsieur peut vous le dire, et la politesse nationale veut que les dames passent les premières.

ABOU-LIFAR

Ce n'est pas l'usage ici...

FLORIMONT

Vrai ?... (Les assistants font signe que non ; il s'approche, puis s'éloigne encore.) Il n'y a personne parmi vous qui soit tenté de me remplacer ?... L'occasion est belle... Une princesse, ça ne se représentera pas de sitôt. Une fois... deux fois... (On veut le faire entrer.) Je crois qu'on a dit oui là-bas...

ABOU-LIFAR

Allons, mon gendre, voilà déjà trois fois que...

FLORIMONT

Eh bien, quand il y en aurait trois... Je vous le donne en quatre, à vous.

ABOU-LIFAR

Qu'on l'entraîne !

FLORIMONT, descendant quelques marches

J'entends du bruit.

Scène III

Les mêmes, Azan, accourant.

AZAN

Arrêtez ! arrêtez !

FLORIMONT

Oui, arrêtez. (Sautant dehors.) Tiens, c'est le médecin de tan-

tôt... J'espère que vous ne venez pas exprès pour que je vous paye votre visite ?

AZAN

Non, je viens vous prier de me céder votre place...

FLORIMONT

Comment ! mon cher ami, avec le plus grand plaisir...

AZAN

Mais j'y mets une condition.

FLORIMONT

Ah ! les cent mille francs... C'est juste, vous les avez bien gagnés...

AZAN

Non... Vous renoncerez, en présence de tous ces messieurs, à tous vos droits sur la princesse.

ABOU-LIFAR

Il n'y en a plus aucun ; vous devenez son mari, puisque vous vous faites enterrer avec elle...

FLORIMONT

Oh ! soyez tranquille, je ne réclamerai pas. (On entend plusieurs mesures de ritournelle qui annoncent l'arrivée de la princesse.)

Scène IV

Les mêmes, Irza, Boulboulis, suite de la princesse.

Irza, évanouie, est portée sur un palanquin.

CHEUR

Princesse chérie,

Puissions-nous

Tous

Puissions-nous te rendre à la vie !

La rose

Éclore

Ne vit qu'un matin.

Quel destin !

AZAN

Vous me promettez,
 Vous me jurez,
 Quoi qu'il arrive,
 Qu'Irza, morte ou vive,
 Me doit sa foi.
 Qu'elle est à moi ?

FLORIMONT et ABOU-LIFAR
 Nous vous promettons,
 Nous vous jurons,
 Quoi qu'il arrive,
 Qu'Irza morte ou vive,
 Vous doit sa foi :
 Telle est la loi.

TOUS

Princesse chérie, etc.

AZAN, qui s'est dépouillé de sa barbe et de son manteau

Irza ! quel bonheur

IRZA

Azan, tu me rends la lumière !

ABOU-LIFAR

Azan !

IRZA

Oui, mon père !

Et je vous presse sur mon cœur.

FLORIMONT

Je pourrais, je crois,
 D'un tel abus de confiance
 Demander vengeance.

ABOU-LIFAR

Cher Azan, ma fille est à toi !

TOUS

Princesse chérie,
 Ah ! dans ce jour
 L'amour
 Vient te rendre à la vie.
 Ivresse,

Tendresse,
Vont faire le bonheur
De ton cœur.

AZAN

Maintenant, seigneur Florimont, vous désirez sans doute retourner à votre vaisseau ? Une barque amarrée à quelques pas d'ici va vous y conduire.

FLORIMONT

Il n'en est pas moins vrai que c'était à moi qu'appartenait...

ABOU-LIFAR

Ah ! pour le souterrain, il n'y a plus moyen... Mais nous avons la corde... et, si vous y tenez...

FLORIMONT

Merci !... merci !...

CHEUR FINAL

Air C'est à Paris (Du Valet de chambre).

De ce séjour,
Et sans retour,
À partir vite
On vous invite
Beau voyageur,
C'est du bonheur
D'en être quitte
Pour la peur.
Beau voyageur,
Bien du bonheur !

FLORIMONT, au public

Air Que la folie à table.

De ces messieurs si le barbare usage
M'a fait naguère envisager la mort,
Dans ce moment, je redoute un orage
Qui nous ferait tous échouer au port.
Préservez-nous d'un trépas si précoce !
Votre indulgence est notre seul espoir !

Pour que demain nous soyons à la noce,
Il ne faut pas nous enterrer ce soir.

REPRISE DU CHŒUR

De ce séjour, etc.

DISTRIBUTION

ABOU-LIFAR, gouverneur de l'île	M. Granger
ALI-BAJOU, médecin de la cour	M. Moessard
AZAN, amant d'Irza	M ^{lle} Jemma
AROMATE, entrepreneur des pompes funèbres	M. Vissot.
CASIMIR FLORIMONT, laquais parvenu	M. Serres
IRZA, fille du gouverneur	M ^{me} Éliisa
BOULBOULIS, suivante d'Irza	M ^{me} Florval
Gardes	
Choeur	